Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 123 (1978)
Heft: 9

Artikel: Le livre et la captivité
Autor: Reichel, Daniel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-344171

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le livre et la captivité

par Colonel EMG Daniel Reichel

« Pendant la première semaine que j'ai passée à Berlin, je ne disposais que d'une paillasse posée par terre, ni lit, ni table, ni chaise. Je n'avais rien à faire... alors j'ai, à défaut de livres, recherché dans ma mémoire pour m'occuper. » [1]

Honoré d'Estienne d'Orves (1901-1941)

«Si vous ne pouviez emporter qu'un seul livre, lequel choisiriez-vous?» La question est connue, les réponses le sont moins; essayons d'en découvrir quelques-unes.

Le premier témoignage que nous aimerions citer nous fut apporté, voici quelques années, par le commandant iranien Khalvâti: «De père en fils, nous dit-il en substance, nous nous transmettons un poème d'environ mille ou mille deux cents vers, que nous savons par cœur. Ce poème nous fournit des réponses pour toutes les interrogations de l'existence. Il n'est pas définitif, la tradition nous laisse toute liberté d'ajouter, de retrancher ou de modifier certains passages. Dans nos longs voyages à cheval, lors d'attentes qui vous sembleraient interminables à vous autres Européens, nous disons ce poème à mi-voix, c'est une présence.» Sur quoi notre ami nous fit part de quelques vers d'une sonorité pleine et chantante, dans lesquels étaient célébrées la fleur et la femme; par le secret des jardins, nous avions pénétré dans le monde intérieur de Saâdi.

Nous avons affaire ici à un type de poème particulier, répondant à des besoins bien définis: aspiration de l'homme seul, qui cherche à rompre son isolement, nécessité de fixer, par des moyens mémotechniques, des éléments géographiques souvent complexes — tels que la localisation des récifs dans la navigation côtière (il existe des *portulans*

[1] *Vie exemplaire du commandant d'Estienne d'Orves*, Paris, Plon, 1950, p. 171.
Résistant de la première heure, Honoré d'Estienne d'Orves fut arrêté, puis considéré comme otage et fusillé après sept mois de captivité, le 29 août 1941 au Mont-Valérien.

rimés), utilité enfin de pouvoir disposer au bon moment des sentences et des dictons dont la sagesse populaire est faite. On sait que ce genre littéraire devait trouver sa plus haute expression dans l'*Odyssée*, où il atteignit à l'universel; «l'épopée, a-t-il été dit, donne un sens à tout». Mais revenons à notre propos.

Un second exemple nous est fourni par l'éducation de l'officier au XVIIIe siècle, auquel on enseigne Horace, au même titre que l'escrime et l'équitation. On sait que lorsqu'il se trouvera à son tour confronté avec les *circonstances adverses*, le gentilhomme découvrira chez le poète latin, les ressources irremplaçables d'une poésie qui a permis à l'imagination de se développer et d'acquérir de la force. Il est certes difficile à l'homme du XXe siècle de concevoir dans quelle mesure cette évocation d'une Antiquité idéalisée n'était par artificielle, alors que rien n'était plus naturel pour la société de ce temps. Ayant appris ces vers latins dans ses jeunes années, l'officier les avait associés à ses souvenirs d'enfance; en les invoquant, il conservait le pouvoir de retrouver à son gré un monde qui lui était familier. A cela s'ajoute un élément qui ne doit pas nous échapper. Ainsi que l'observe le professeur André Corvisier, l'homme du XVIIIe siècle était un «auditif», alors que nous sommes largement devenus des «visuels». A ces hommes sensibles à la musique du vers, Horace offrait un instrument rêvé: la prodigieuse variété de ses rythmes — on pense aux quatuors de Haydn — le galop de chasse des dactyles, la progression plus contemplative des iambes, et tant d'autres inventions encore, en faisaient un édifice à la fois militaire et poétique dont on a de la peine à trouver l'équivalent dans le monde latin. Néanmoins, ce qui avait fait la force de cette construction fut aussi ce qui la conduisit à sa ruine. Si le latin est une langue solidement charpentée, sa maîtrise ne s'acquiert qu'au prix d'un réel effort intellectuel — d'où sa valeur pédagogique. En en faisant toujours davantage une discipline d'école, on se mit à lasser les gens. Aussi, vers la fin du XVIIIe siècle, les esprits se tournèrent-ils vers une poésie d'accès plus aisé: l'action. On oublia Horace et sa force et on se mit à souhaiter le retour du monde antique, ce fut la Révolution. La poésie dut trouver d'autres refuges[1].

[1] Sous le Ier Empire, on voit le sergent-major Littré, le père de l'auteur du *Dictionnaire*, apprendre le grec en autodidacte et se mettre à déchiffrer Homère, pour occuper de longues heures d'inaction. Ce recours à la traduction d'un texte, permettant de mieux le lire, mérite d'être noté.

Le troisième témoignage nous est fourni par un curieux document; nous y découvrons le camp N° 437, à mi-chemin entre Moscou et la mer Blanche, où des milliers de prisonniers allemands sont jetés pendant la deuxième guerre mondiale, dans des baraquements de fortune, sans lumière; lorsque le temps est pluvieux, tout espoir semble banni, «personne ne dit mot, on n'entend pas un chant»[1]. Peu à peu, cependant, on s'organise, on met de l'ordre dans les choses et dans les idées, on coule des restes de graisse dans des boîtes de conserve, on met au point un éclairage improvisé, les soirées commencent à s'animer; enfin, on découvre un acteur professionnel, qui adapte aux besoins des prisonniers, l'Odyssée traduite en vers par Voss, à la fin du XVIIIe siècle.

Le résultat des récitals de poésie qui sont ainsi organisés dépasse toutes les prévisions. Les prisonniers se sont identifiés au personnage d'Ulysse; ses tribulations leur font oublier les leurs, l'espoir du retour réapparaît; avec la poésie, la patience renaît. Lorsqu'on entend

«Hilf mir ihn preisen, den Mann, den Vielverschlagenen, Muse,
den sein Schicksal soweit herumtrieb nach Trojas Zerstörung!
Wahrlich, er lernte sie kennen, die Menschen und ihre Gesinnung,
und er ertrug unsagbare Leiden, auch auf dem Meere,
um seiner Heimkehr willen und der seiner Kameraden»[2]

la captivité prend une dimension nouvelle: on était parti pour conquérir des territoires et l'on prend conscience qu'un échec subi peut se transformer en découverte de l'homme; l'Odyssée sera ainsi récitée plus de trois cents fois. On ne sera pas surpris d'apprendre par ailleurs que, dans ce camp, certains prisonniers sont parvenus à construire leurs propres violons et qu'ils ont retrouvé, avec la pratique de la musique et de la poésie, une raison de vivre.

Ce recours aux sources d'inspiration des Grecs n'est pas nouveau; au XVIe siècle, lorsque les Hollandais se trouvèrent pratiquement réduits à un état vassal, voisin de l'esclavage, sous le régime totalitaire des Espagnols et de Philippe II, privés d'armes, ils cherchèrent le moyen de recouvrer leur liberté et commencèrent par répandre l'usage de la lecture du grec. Ils accédèrent par ce moyen à la pensée des

[1] *Irrfahrt und Heimkehr*, Homers Odyssee nach dem Text des Lagers 437, von H. Schwitzke, Olten und Freiburg/Breisgau, Walter Verlag, 1960, p. 12.

[2] Voss avait écrit: *«Melde den Mann mir, Muse, den vielgewandten, der vielfach Umgeirrt, als Troja, die heilige Stadt, er zerstöret...»*

hommes qui avaient été confrontés tout au long de leur histoire, à la menace de la tyrannie, et qui avaient découvert les moyens les plus efficaces de lutter contre ce fléau[1].

Le quatrième témoignage est celui du théologien allemand Dietrich Bonhoeffer, qui fut incarcéré pour s'être opposé en chrétien au néo-paganisme des nazis. Après avoir subi une longue détention à la prison de Tegel, il fut exécuté au camp de Flossenburg. Des geôliers qui n'étaient pas totalement dépourvus d'humanité lui donnèrent le temps de lire et d'écrire. Bonhoeffer trouva, dans une lecture de la Bible, qui est un admirable exemple de recherche en profondeur, la force de résister à la formidable pression à laquelle il était soumis. Ses lettres nous ont été conservées; depuis lontemps on n'avait pas exprimé certaines idées essentielles avec autant de force:

«Les esprits religieux parlent de Dieu, lorsqu'il sont parvenus à la limite de leurs connaissances, ou que leur paresse intellectuelle met un terme à leurs réflexions; on recourt alors à Dieu comme à un *deus ex machina*, qui apporte une solution factice aux problèmes insolubles, ou qui accorde son secours en cas de défaillance fatale. Il n'y a, dans cette démarche, rien de solide ni de durable: dès que la science permet aux hommes de faire reculer la limite de leur savoir, ils tendent à se passer d'un Dieu toujours réduit pour eux à la portion congrue. (On peut se demander, d'ailleurs, ce que signifie encore cette notion de limites de l'homme, en un temps où l'on se demande si le péché existe et où l'on tend à faire de la mort une vision qui s'estompe, pour cesser de la craindre.) Au fond, j'ai l'impression que dans tout cela, nous nous efforçons anxieusement de sauvegarder, comme on le ferait d'une réserve, un domaine qui appartiendrait encore à Dieu.

»Pourquoi faire ainsi fausse route?

»Dieu ne se trouve pas quelque part au-delà des limites, il est au centre de tout; il ne faut pas le chercher dans les défaillances, mais dans la vigueur, son domaine n'est pas celui de la mort et de la culpabilité, mais celui de la vie, des qualités et de la bonté des hommes.»[2]

Dans cette captivité particulièrement cruelle pour lui, puisqu'elle est associée d'une menace constante de mort, et qu'elle a séparé Dietrich

[1] Nous devons cette observation au professeur Hahlweg, de l'Université de Münster (Westphalie), que nous tenons à remercier vivement.

[2] BONHOEFFER, Dietrich: *Widerstand und Ergebung*, Zurich, 1970, p. 307 (traduit d'après l'original).

Bonhoeffer de sa fiancée, le prisonnier découvre la force du psaume, ou, comme il l'exprime, du *cantus firmus*:

«Dans la Bible, on peut lire le Cantique des Cantiques; on ne saurait imaginer passion plus forte, plus ardente, plus sensuelle que celle dont il s'agit là. Il est bon qu'il soit dans la Bible, contre tous ceux qui assimilent le christianisme à la modération des passions (où trouver d'ailleurs cette modération dans l'Ancien Testament?). Mais là où le *cantus firmus* est clair et distinct, le contrepoint peut développer toute sa puissance. Les deux êtres sont «inséparables et pourtant distincts» comme la nature humaine et divine du Christ. Peut-être la polyphonie en musique nous est-elle si proche et a-t-elle tant d'importance pour nous parce qu'elle est l'image musicale de ce fait christologique et donc aussi de notre *vita christiana*?»[1]

Il ne nous sera pas inutile d'apprendre que, dans les dernières semaines de sa vie, se sachant destiné à une mort prochaine, Bonhoeffer devait trouver, dans la lecture de Plutarque aussi, une grande source de fermeté.

*

* *

L'exemple de ces hommes nous donne à penser qu'avant de s'engager dans un combat, il est bon de créer et de fortifier en soi une vie intérieure. Il faut se rappeler que l'imagination est un bien immatériel qui nous a été donné en partage, et qu'il ne s'agit pas tant d'avoir un livre dans des bagages destinés à disparaître en cours d'action, que d'accorder dans son existence une place centrale à la poésie, à la musique, et à ce que Bonhoeffer nomme *cantus firmus* et qui les réunit toutes deux dans la foi. Seulement, pour pouvoir trouver, dans la détresse, la puissante ressource de chanter des psaumes, il faut les avoir appris.

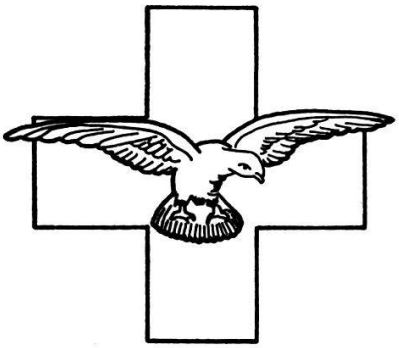
Dans la dernière lettre qu'il écrit à ses enfants avant d'être passé par les armes, le commandant d'Estienne d'Orves leur donne une consigne:

«Ayez à cœur de vous instruire... votre noblesse vous y oblige. Songez qu'autrefois, vos grands-pères lisaient jusqu'à leur mort,

[1] Ibid. p. 331, v. aussi HOURDIN, G.: *Bonhoeffer, une église pour demain*, Paris, Cerf, 1971.

Horace dans le texte latin. Je ne vous en demande pas tant. Mais, même si vous faites des études scientifiques, lisez soigneusement les chefs-d'œuvre de la littérature française. Lisez une tragédie entière de chacun de nos grands dramaturges, Corneille, Racine, Voltaire, Victor Hugo, et non seulement des extraits. Parlez entre vous des livres que vous aimez. Ils deviendront vos amis.»[1]

D.R.



[1] *Op. cit.*, p. 177.